



Jour 3 : **Pardonner et guérir**

Genèse 50, 15-21

¹⁵ Voyant que leur père était mort, les frères de Joseph se dirent : « Si Joseph allait nous traiter en ennemis et nous rendre tout le mal que nous lui avons causé ! » ¹⁶ Ils mandèrent à Joseph : « Ton père a donné cet ordre avant sa mort : ¹⁷ Vous parlerez ainsi à Joseph : De grâce, pardonne le forfait et la faute de tes frères. Certes, ils t'ont causé bien du mal mais, de grâce, pardonne maintenant le forfait des serviteurs du Dieu de ton père. » Quand ils lui parlèrent ainsi, Joseph pleura. ¹⁸ Ses frères allèrent d'eux-mêmes se jeter devant lui et dirent : « Nous voici tes esclaves ! » ¹⁹ Joseph leur répondit : « Ne craignez point. Suis-je en effet à la place de Dieu ? ²⁰ Vous avez voulu me faire du mal, Dieu a voulu en faire du bien : conserver la vie à un peuple nombreux comme cela se réalise aujourd'hui. ²¹ Désormais, ne craignez pas, je pourvoirai à votre subsistance et à celle de vos enfants. » Il les réconforta et leur parla cœur à cœur.

« Le pardon n'est pas simplement une vague et nébuleuse notion qu'on peut facilement chasser de son esprit. Il est là pour unir les gens par une politique concrète. Sans pardon il n'y a pas d'avenir »
Paroles de l'évêque Desmond Tutu, pour qui le pouvoir du pardon était une force centrale dans la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud.

L'histoire de Joseph et de ses frères est celle de la guérison d'une profonde rupture entre eux. Elle est aussi l'histoire du pouvoir du pardon sur le plan personnel comme sur celui de la politique. La question que pose cette histoire est : comment le pardon guérit-il la rupture entre Joseph et ses frères ?

Quand meurt le père

Le contexte de cet épisode est la mort du père, Jacob. Avant de mourir, Jacob bénit chacun de ses fils. Sa dernière volonté est d'être enterré avec ses ancêtres dans la caverne du champ de Makpéla en Canaan (Ge 49, 29-33).

Le lien étroit de Joseph avec son père est révélé dans le fait que Joseph « se jeta sur le visage de son père, il le couvrit de larmes et l'embrassa » (Ge 50, 1). Joseph ne tient aucun compte du fait que le corps pourrait être impur ou que les gens pourraient croire à la faiblesse de ce chef des Égyptiens s'ils le voyaient pleurer en public. Joseph aime profondément son père, et ceci n'échappe pas aux frères de Joseph.

Un trait commun aux scènes de mort est une réconciliation entre un père et ses enfants. Étant donnée la longue histoire de rupture des relations entre Jacob et ses fils, on aurait pu s'attendre à ce que Jacob rassemble ses fils pour faire la paix avec eux. Au lieu de cela, il bénit chacun de ses fils en des termes qui correspondent au caractère de chacun, caractère qui va décider de leur avenir. Au chevet du père

mourant, les tensions entre Joseph et ses frères demeurent non résolues.

Aux funérailles

Quand des familles sont déchirées, les services funèbres peuvent être pénibles. Les membres de la famille pourront certes être aimables entre eux pour l'amour du disparu. Les funérailles de Jacob furent un événement national. Joseph ordonna pour son père un temps de deuil et un cortège funèbre digne d'un chef égyptien. C'est clairement Joseph qui est en charge, bien qu'il ne soit pas le fils aîné. Les funérailles sont une vitrine de son autorité politique en Égypte.

Après que le corps fut embaumé et les quarante jours de deuil observés, Joseph se rendit en Canaan à la tête d'un nombreux cortège de chefs égyptiens avec leurs chars, et de toute la nombreuse famille de Jacob (sans les enfants), pour l'ensevelissement (Ge 50, 1-14). Et comme le remarque le chroniqueur, les Cananéens furent dûment impressionnés par ces grandioses funérailles égyptiennes au milieu d'eux. Joseph avait rendu sa fierté à son père.

Qu'en est-il de ses frères ? Quel rôle semble être le leur dans cette grandiose affaire ?

Après les funérailles

Les funérailles étant terminées et la famille rentrée chez elle, les frères sont parfaitement conscients de leur nouvelle réalité. « Et si Joseph allait nous traiter en ennemis et nous rendre tout le mal que nous lui avons causé » ? (Ge 50, 15)

Traiter en ennemi : le verbe pour dire « traiter en ennemi » n'est pas très fré-

Jacob contribue-t-il au conflit entre Joseph et ses frères ? Si oui, comment ? Que ressentent les uns à l'égard des autres des enfants lorsque un parent aime l'un d'eux plus que les autres et lui donne une plus grande part d'héritage ?

quent en hébreu. Il apparaît dans un passage important qui pourrait être mis en rapport avec ce texte. Ésaü « traita Jacob en ennemi » parce qu'Isaac avait donné sa bénédiction à Jacob. Ésaü dit qu'il attendra la fin des jours du deuil de son père pour tuer son frère Jacob. (Ge 27, 41). « Traiter en ennemi » signifie entretenir une profonde animosité, si profonde qu'elle peut conduire au meurtre. Pour les frères, ce même scénario apparaît possible. Leur tradition familiale leur suggère que la situation est vraiment sérieuse, même si Joseph les avait assurés de son amour et de son souci lorsque son identité a été révélée à ses frères (Ge 45, 1-15).

La ruse

Les frères imaginent une ruse pour tromper Joseph et se protéger. Ce faisant ils suivent les traces de leur père Jacob, un escroc notoire. En fait son nom « Jacob » désigne quelqu'un qui trompe ou joue des tours tortueux.

La ruse consiste à imaginer un discours de Jacob sur son lit de mort – un discours que son fils aimant, Joseph, était censé honorer – et à en donner connaissance à Joseph. Ce discours, imaginé dans la crainte et la tromperie, était chargé de signification.

Vous parlerez ainsi à Joseph : De grâce, pardonne le forfait et la faute de tes frères. Certes, ils t'ont causé bien du mal mais, de grâce, pardonne maintenant le forfait des serviteurs du Dieu de ton père. Quand ils lui parlèrent ainsi, Joseph pleura. (Ge 50, 17).

En formulant ce discours, les frères reconnaissant le mal qu'ils ont fait – un crime ou un acte de rébellion. En Hébreu, c'est une mauvaise action, un péché qui fait du tort.

S'agit-il d'une admission de culpabilité ? Les frères agissent-ils par un esprit de repentance pour leurs méfaits ? Ou leur motivation est-elle la crainte et l'auto préservation ?

Remarquez l'habile formulation de la dernière ligne. Les frères se présentent comme des serviteurs du Dieu de Jacob, le père de Joseph. Les frères jouent sur le lien personnel et spirituel de Joseph avec son père. Ils emploient un langage destiné à gagner la faveur de Joseph.

Les larmes

Une fois de plus Joseph répond en fondant en larmes. Les pleurs douloureux à l'occasion de la mort du père recommencent. Joseph est bouleversé. En réponse, les frères fondent eux aussi en larmes et disent, « Nous voici tes esclaves ». Ils « se prosternent » devant Joseph comme ils l'avaient fait dans le rêve qui avait alors provoqué leur colère contre Joseph (Ge 37, 9-11).

Que signifient ces larmes ? Les larmes de Joseph préludent-elles à sa colère ? Un homme bouleversé par ce que ses frères ont fait ? Joseph voit-il la ruse de ses frères ? Y a-t-il une quelconque indication que les frères regrettent leurs péchés ? Ou ne cherchent-ils qu'à « sauver leur peau » ?

C'est le moment où nous pourrions arrêter l'histoire et demander à l'auditeur de prédire ce qui va arriver ensuite. L'histoire pourrait prendre une tournure parmi plusieurs autres...

La parole qui guérit

La réponse de Joseph est extraordinaire. Elle est le reflet du cœur d'une personne qui guérit par le moyen du pardon. Considérez le processus de guérison dans ce qui suit :

Pour commencer, Joseph dit à deux reprises : « Ne craignez point ». Joseph n'est pas stupide. Il voit leur ruse et cherche à remonter à la motivation de ce qu'ils viennent de faire – par peur ! Il n'expose pas publiquement leur duperie et leur tromperie. Il s'attaque à un problème plus profond – leur insécurité et leur crainte. La première phase de sa parole de guérison est donc une parole qui rassure, qui s'adresse à leurs peurs intimes.

Deuxièmement, Joseph pose la question de pure forme, « Suis-je à la place de Dieu » ?. Sur le mode ironique, Joseph aurait pu ajouter « oui ». Comme chef égyptien il pouvait être considéré comme régissant à la place d'une divinité égyptienne et donc capable de prononcer sur ses frères un jugement tel un jugement de Dieu. À la place, il choisit de se montrer un être humain comme les autres. Joseph est un homme et il laisse le jugement à Dieu. Une autre phase de la guérison est de s'identifier à ceux qui sont dans la détresse, d'être humain et non de jouer à Dieu.

Troisièmement, Joseph lit l'histoire de leurs relations à partir d'une perspective évangélique. Il refuse de laisser leurs torts devenir l'élément déterminant. Joseph ne rend pas les coups, il ne répond pas à un mal par un autre. Pour Joseph, la justice n'est ni rétributive ni punitive. Il discerne plutôt que derrière leurs voies humaines limitées, c'est Dieu qui est à l'œuvre. Le mal qu'ils avaient projeté, Dieu l'a changé en bien : conserver la vie à un peuple. La bonté et l'amour de Dieu sont à l'œuvre dans nos vies même quand celles-ci sont brisées et destructrices. Un troisième aspect de la guérison est de discerner la main de Dieu dans nos vies, « œuvrant ensemble pour le bien ».

Quatrièmement, Joseph fait la démonstration que son pardon est davantage que des mots. Il assure à nouveau ses frères qu'il pourvoira à leur subsistance et à celle de leurs familles en Égypte. Il n'y a là aucune animosité, juste un réconfort. Par ces actes, le pardon de Joseph implique aussi un acte politique concret, car il assure la sécurité de cette famille d'étrangers en Égypte.

Cinquièmement, c'est le commentaire du narrateur qui résume toute la force du pardon de Joseph. Le texte dit littéralement, « il (Joseph) a compassion (*nacham*) pour eux et leur parle cœur à cœur ». « Désormais ne craignez pas, je pourvoirai à votre subsistance et à celle de vos enfants » (Ge 50, 21). Ainsi il les rassure, en leur parlant avec bonté.

Nacham : dans une des ses formes ce verbe décrit quelqu'un qui « regrette » ses actes et « s'afflige » de ce qui s'est passé. Dans une autre de ses formes, il exprime compassion et empathie lorsqu'une autre personne est dans la peine. Dans cette histoire, on pourrait s'attendre à ce que les frères s'affligent de leurs péchés. Au contraire, c'est Joseph qui s'afflige. Joseph a de l'empathie – une compassion affligée – même si ses frères semblent rester craintifs. À la fin, Joseph leur parle « cœur à cœur ». Le pardon de Joseph est total. Il s'avance avec compassion pour apporter la guérison à cette famille.

Pour continuer la discussion

On présume en général que le pardon doit être précédé de la repentance. À l'église, on annonce le pardon des péchés après la confession. Dans la vie réelle, cependant, le pardon ne précèdera pas nécessairement l'affliction et la tristesse à cause du péché. C'est parfois le pardon de la partie lésée qui produit la repentance. Parfois c'est une parole d'amour, ou « de cœur à cœur », plutôt que la menace de la loi qui provoque la repentance et conduit à la guérison.

Norman Habel

Références

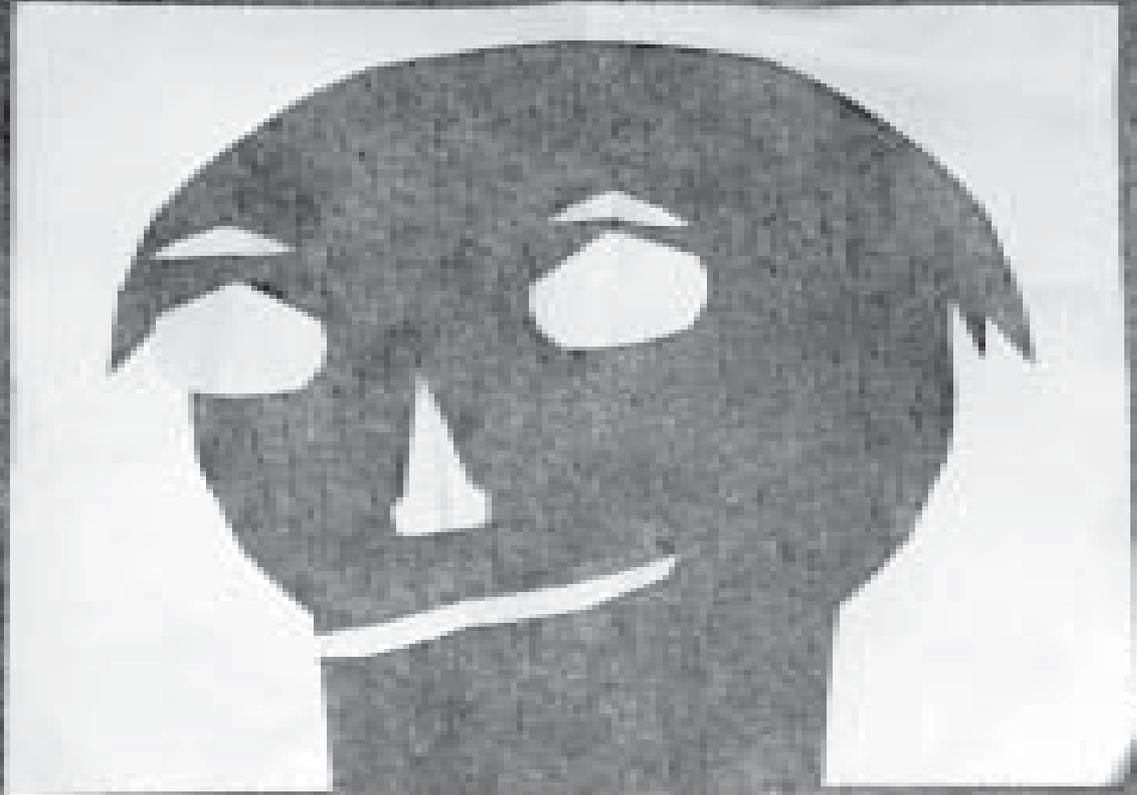
Brueggemann, Walter (1982), *Genesis. Interpretation* (Atlanta : John Knox Press).

Henderson, Michael (1999), *Forgiveness. Breaking the Chain of Hate* (Wilsonville, Oregon : Book Partners Inc.).

von Rad, Gerhard (1961), *Genesis. The Old Testament Library* (Philadelphia : The Westminster Press).

Habel, Norman (2000), *Reconciliation. Searching for Australia's Soul* (Melbourne : HarperCollins).

Décrivez des situations ou des événements de votre vie où la parole de pardon a eu le pouvoir de guérir et de restaurer des relations même si la partie en faute n'a pas admis sa culpabilité. Racontez d'autres épisodes où le pouvoir du pardon a contribué au processus de guérison. En quoi cela diffère-t-il de la conception luthérienne courante selon laquelle la loi nous déclare coupable de péché et l'Évangile offre la parole de pardon de la part du Christ ? Peut-on avoir le sentiment que Dieu a offert son pardon avant qu'on se soit repenti ?



Luc 7, 36-50

³⁶ Un pharisien invita Jésus à manger avec lui ; il entra dans la maison du pharisien et se mit à table. ³⁷ Survint une femme de la ville qui était pécheresse ; elle avait appris qu'il était à table dans la maison du pharisien. Apportant un flacon de parfum en albâtre ³⁸ et se plaçant par-dessus, tout en pleurs, aux pieds de Jésus, elle se mit à baigner ses pieds de larmes ; elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux du parfum. ³⁹ Voyant cela, le pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : « Si cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse. » ⁴⁰ Jésus prit la parole et lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » – « Parle, Maître, » dit-il. – ⁴¹ « Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. ⁴² Comme ils n'avaient pas de quoi rembourser, il fit grâce de leur dette à tous les deux. Lequel des deux l'aimera le plus ? » ⁴³ Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a fait grâce de la plus grande dette. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » ⁴⁴ Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison : tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds, mais elle, elle a baigné mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. ⁴⁵ Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de me couvrir les pieds de baisers. ⁴⁶ Tu n'as pas répandu d'huile odorante sur ma tête, mais elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. ⁴⁷ Si je te déclare que ses péchés si nombreux ont été pardonnés, c'est parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour. » ⁴⁸ Il dit à la femme : « Tes péchés ont été pardonnés. » ⁴⁹ Les convives se mirent à dire en eux-mêmes : « Qui est cet homme qui va jusqu'à pardonner les péchés ? » ⁵⁰ Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. »

Le pardon qui guérit

Une femme fait irruption dans une soirée chic. Ce n'est pas n'importe quelle femme, car elle est considérée comme « une pécheresse ». C'était probablement une prostituée, une putain bien connue. Jésus est présent à la soirée, invité par un pharisien. Les pharisiens étaient à cheval sur les convenances à table, et la femme était en train de gâcher le festin ! Elle se donne en spectacle tout en mettant Jésus à l'épreuve.

Selon les règles de la bienséance, Jésus n'avait d'autre choix que de repousser la femme, ou pour le moins d'éviter qu'elle ne le touchât. Après tout, ne pouvait-il pas voir quel genre de femme c'était ? Or Jésus se laisse toucher par elle, tout en affirmant lire les pensées de son hôte. Indirectement, cela indique aussi que Jésus savait bien de quel genre de femme il s'agissait. Mais au lieu de la maintenir à distance respectable, c'est lui qui se distancie du pharisien dont il partage la table.

La narration marque un violent contraste entre la femme pécheresse qui survient comme un personnage non invité et non désiré, et l'hôte du festin, un membre respecté de la société. L'hôte a invité Jésus à un repas tellement grandiose qu'ils sont en fait étendus à table. Aucun des deux n'est initialement nommé. Le propos est cette énorme différence de statut, cela est clair dès le début.

Un récit similaire se trouve dans les autres Évangiles. Là, Jésus est oint par une femme au début des récits de la Passion, et selon Marc et Matthieu elle est approuvée par Jésus, qui déclara : « on racontera, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait » (Mt 26, 13). Dans l'Évangile de Jean on l'identifie à Marie de Béthanie. Dans la tradition plus tardive, ces récits sont amalgamés, et la femme « pécheresse » avec le flacon de

parfum est identifiée à Marie de Magdala. Luc, cependant, ne la nomme pas.

Alors que dans les autres récits l'onction est faite en anticipation de la mort de Jésus, le récit de Luc 7 montre Jésus qui offre le pardon divin en réponse à l'amour. Mais l'amour n'est-il pas une conséquence du pardon ? Le pardon n'est-il pas don gratuit de Dieu, étreinte aimante des pécheurs par Dieu, surtout de ceux qui se repentent ? L'acte désespéré et les larmes de la femme peuvent-ils être autre chose que des signes de repentance ?

Il existe une embarrassante ambiguïté dans ce récit qu'il est difficile – voire impossible – de résoudre. Beaucoup de commentateurs ont cherché à s'accommoder de ce manque de cohérence en distinguant dans ce récit plusieurs couches de la tradition. Les différentes positions sont attribuées à différentes couches, les plus tardives commentant et corrigeant les plus anciennes. C'est pour cela que la parabole insérée dans le discours de Jésus aux versets 41-43 ne s'accorde pas avec le récit ; en fait, il l'interprète fausement. En fin de compte, Jésus semble se contredire.

Au verset 47 Jésus explique l'amour extravagant de la femme comme étant un signe de pardon. Les traductions de la première partie de ce verset cherchent à y trouver une cohérence avec la parabole et la dernière partie du verset 47 : « Ses péchés si nombreux ont été pardonnés parce qu'elle a montré beaucoup d'amour ». Ceci est en faveur de la thèse selon laquelle son amour suit le pardon de Jésus, où qu'il est occasionné par lui. Cependant le grec est ambigu et pourrait tout autant signifier : « Ses nombreux péchés ont été pardonnés, car elle a beaucoup aimé ». Or ceci est contraire à la parabole et aux derniers mots du verset 47 : « Celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour ». Cela montre que le pardon de Jésus répond à son amour. Cela s'accorde d'ailleurs avec le mouvement de la narration. Ce n'est qu'à la fin, une fois qu'elle s'est prosternée par amour, que le pardon est déclaré.

Comment voyez-vous le rapport entre l'amour humain et le pardon de Dieu ?

L'ambiguïté est intrinsèque au récit tel que nous l'avons. Une perspective unifiante est le pouvoir qu'à Jésus d'aller « jusqu'à pardonner les péchés » (versets 48-49). Mais y a-t-il des conditions ? La petite leçon donnée par Jésus à Simon, son hôte pharisien, semble expliquer cela. Elle montre aussi que Jésus connaît ce qui est caché. Il fait la démonstration de ses qualités prophétiques, non en congédiant la femme mais en faisant comprendre à son hôte pharisien qu'il peut lire ses pensées. Jésus lui raconte une parabole. Elle est simple et est le reflet des cruelles réalités de la vie, quand les gens sont facilement pris au piège du cycle infernal de l'endettement. La pointe de la parabole est l'inimaginable annulation de la dette pour ceux qui ne peuvent payer. Cependant, le point de comparaison n'est pas l'annulation mais ce qui suit. Le pardon est puissance de guérison et génère l'amour. Plus on est pardonné plus grand est l'amour.

L'application devrait être claire : comme la femme est une pécheresse, elle a été davantage pardonnée et elle aime Jésus plus que ceux, pharisiens y compris, dont les vies semblent comme il faut et sans reproche. Leur besoin de pardon est moindre, c'est pourquoi ils aiment moins. Jusqu'ici, pas de problème. Néanmoins, la logique demande aussi que la femme ait été pardonnée avant qu'elle ne survienne avec ses cadeaux démesurés et son geste d'amour. Cela fait supposer à beaucoup de commentateurs que la femme avait été pardonnée en une précédente rencontre avec Jésus, lors de laquelle ses nombreux péchés ont été pardonnés et sa grande dette annulée. Autrement dit, le récit est complètement retourné. Les paroles de conclusion ne viennent pas à la fin, elles ont été dites antérieurement dans lors d'un épisode non rapporté. Mais rien dans la narration la plus longue ne suggère qu'ils se soient rencontrés auparavant. Qu'y a-t-il donc de faux dans la logique que Jésus approuve ? Qu'est-ce qui la fait apparaître comme si Simon, en portant un

jugement correct, en fait se condamne ? La parabole aurait dû le disculper.

Jésus poursuit en opposant le comportement de la femme pécheresse à celui du pharisien. L'équilibre est de beaucoup en sa faveur à elle. Son acte dramatique et coûteux est interprété comme une expression d'amour. Ses pleurs pourraient être un signe de repentance, de joie ou de dévotion. Si nous croyons savoir lequel des trois, nous violons le silence du récit lui-même. Ses actes n'ont pas pour objet de subvenir à un besoin essentiel de subsistance. Par ses moyens comme par ses manières, son service est excessif ; il a un caractère de surplus.

Donnez des exemples à partir de votre propre contexte de rencontres similaires à celle de la femme et du pharisien. Comment Jésus y agit-il ?

Alors que dans les autres récits ce sont les disciples de Jésus qui se plaignent du gaspillage, on ne trouve aucune trace d'une telle réaction chez Luc. La femme l'emporte sur le parti des pharisiens, et Jésus fait de son acte une critique de son hôte pharisien. Il importe peu de demander si les reproches de Jésus concernent des gestes d'hospitalité à attendre. Le fait est que cette prostituée, hôte inopportun, agit de telle manière qu'elle fait honte au pharisien dans sa propre maison. Son manque d'amour a été montré par l'irruption de son grand amour à elle.

À la fin, les paroles de pardon Jésus sont adressées directement à la femme. Pour la première fois, elle n'est pas simplement l'objet d'une conversation entre hommes. Elle-même ne s'exprime que par ses actes. Les derniers mots de Jésus sont en résonance avec les récits de guérison. Dans ces récits, les femmes ne revendiquent rien et ne cherchent pas à s'imposer. Elles semblent respecter les règles de la bienséance, et ne reçoivent de l'aide que sur l'initiative de Jésus.

Cette femme « pécheresse », qui oint Jésus en ignorant souverainement toutes les

normes de respectabilité, est une remarquable exception. Elle ne dira pas un mot durant toute la scène, et pourtant elle est celle qui est à l'origine de tout ce qui va suivre entre les hommes et entre elle et Jésus. En toute humilité, c'est elle qui marque le point. C'est pourquoi ce récit pourrait être classé parmi ceux que nous nommerions les « récits de luttes » dans la Bible. Ils nous montrent qu'il arrive que des gens luttent et argumentent avec Dieu, et que Dieu cède, voire même semble être vaincu par eux. L'exemple le plus fameux est celui de Jacob qui lutte avec Dieu toute la nuit et ne le laisse pas qu'il ne l'ait béni. Dans l'Évangile

de Marc, la femme syro phénicienne gagne la partie avec Jésus, et sa fille est guérie. Finalement, il y a cette femme pécheresse qui par son extravagant geste d'amour fait honte au pharisien et est pardonnée.

« Vois-tu cette femme ? »

Jésus lui dit : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! » Son amour est interprété comme l'expression de sa foi, de sa conviction que Jésus peut guérir et que dans son pardon se trouve le salut.

Turid Karlsen Seim